

GRM 2^{ème} année – Séance du 21 février 2009 (1^{ère} partie)

La conjoncture Allemagne-Italie 1919-1921 II

Livio Boni, « Entre traduction et production de l'événement. Pour introduire l'*Ordine Nuovo* (II). »

En 1921, en discutant de questions d'organisation, Vlci [Lénine] a écrit et dit (à peu près) ceci: nous n'avons pas su «traduire» notre langue dans les langues européennes (A. Gramsci, *Cahiers de prison*, 11, § 46)

Il s'agit donc de reprendre le fil de la présentation de l'*Ordine Nuovo* en tant que site événementiel de la pensée socialiste révolutionnaire en Italie là où je l'avais laissé la dernière fois¹, avec la préhistoire des Conseils d'usine et l'analyse des premières inscriptions de la conjoncture dans la pensée du jeune Gramsci, premières inscriptions marquées par une sorte de besoin d'accueillir activement, voire dialectiquement, aussi bien la nouveauté représentée par la Première Guerre et l'entrée des masses dans l'Histoire, que la Révolution russe elle-même (jusqu'à la qualifier de non-marxiste).

Sans revenir sur ces prémisses, je rappelle quelques choix de méthode déjà anticipés la dernière fois:

- a) Il faut entendre par *Ordine Nuovo* le nom d'au moins trois référents:
 - le nom d'une publication hebdomadaire allant de l'avril 1919 au décembre 1920
 - le nom d'un groupe d'intellectuels et d'ouvriers à l'origine de l'expérience des *Consigli di fabbrica* (les Conseils d'usine), couvrant à peu près, la même période
 - le nom d'un certain espace politique, d'un nouvel ordre pratico-discursif, faisant événement, c'est-à-dire susceptible d'être réinvesti et repris dans des conjonctures fort éloignées de celle de «la biennale rouge» historique qui la voit surgir.

Deuxième rappel de méthode: je vais essayer d'aborder la séquence ordinoviste de manière un peu plus abstraite et moins historique, en me servant de deux opérateurs conceptuels tirés des textes gramsciens mais dont j'élargis l'application, afin de mesurer le degré d'insertion de la pensée ordinoviste dans la conjoncture et, en même temps, sa capacité de l'infléchir, de l'élaborer, de la transformer.

Pour cela je me servirai de la médiation de deux notions majeures, celle de *traduction* et celle de *production*, en développant une série de puissantes suggestions avancées par Gérard Granel dans son *Cours sur Gramsci* de 1973-1974, inédit mais radiodiffusé par radio France Culture, et dont il existe une soigneuse transcription que l'on doit à Fabien Grandjean, consultable sur la Toile².

¹ Cf. GRM 2^{ème} année – Séance du 7 février (2^{ème} partie) : Livio Boni, « L'inscription dialectique de la conjoncture chez le premier Gramsci. Pour introduire l'*Ordine Nuovo* (I) »

² www.gerardgranel.com/cours2.html.

Ainsi, mon exposé sera largement redevable du travail de Granel, et je me limiterai en quelque sorte à indiquer certains points d'approfondissement et de prolongement de sa lecture, notamment en insistant sur la catégorie de traduction, curieusement peu développée dans l'analyse de ce philosophe de la traduction qui fut Gérard Granel, qui privilégie, dans sa lecture du Gramsci ordinoviste la catégorie métapolitique de «production».

Qu'il me soit permise, avant de rentrer dans le vif du sujet, une remarque d'ordre plus générale sur la littérature gramscienne en langue française: celle-ci est quantitativement bien plus pauvre que la littérature gramscienne existant non seulement en italien (où le gramscisme a constitué quasiment une discipline à part entière), mais désormais aussi en anglais (où l'on assiste, depuis une vingtaine d'années, à une véritable renaissance des études gramsciennes), et est toute concentrée au cours des années '70 - que l'on songe aux livres de Christine Buci-Glucksmann sur *Gramsci et l'État* ou à celui d'Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, pour ne citer que deux exemples parmi les plus originaux, sont à peu près contemporains³. Cela ne tient pas seulement au fait que c'est la période où l'on assiste à la publication de l'essentiel des textes de Gramsci en langue française⁴, alimentée et nourrie par la parution en italien de la première édition critique de ses oeuvres par Valentino Gerratana⁵, mais également et surtout au fait que cela correspond à la dernière tentative d'envergure de renouveler la culture philosophique du PCF, tentative conduite après '68 et largement hégémonisée par Althusser et ses élèves. Althusser, en effet, malgré ses jugements tranchants sur l'historicisme gramscien⁶, et même sur son crypto-catholicisme⁷, "ouvre" à Gramsci en '68 et encourage ses élèves à se

³ Cf. Maria Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, Paris, Le Seuil, 1975 ; Cristina Buci-Glucksmann, *Gramsci et l'État. Pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Paris, Fayard, 1975. Signalons aussi les travaux de Jacques Texier, qui se concentrent pour l'essentiel dans la même période, ainsi que la thèse de doctorat d'Annick Jaulin *Les idéologies chez Gramsci d'après les Cahiers de prison* (Toulouse II, 1978), publiée ensuite sous le titre *La peau du marxisme*, Mauzevin, T.E.R., 1985, à notre avis un des essais les plus suggestifs dans le champ français des études gramsciennes. Pour une bibliographie d'ensemble cf. André Tosel (dir.), *Modernité de Gramsci*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1985.

⁴ Les *Lettres de prison* paraissent en fait en 1971, le premier tome des *Ecrits politiques* en 1974, et les premiers volumes des *Cahiers* en 1978, toujours chez Gallimard.

⁵ Cf. A. Gramsci, *Quaderni dal carcere*, edizione critica dell'Istituto Gramsci, a cura di Valentino Gerratana, Torino, Einaudi, 4 voll., 1975.

⁶ Cf. Louis Althusser, Étienne Balibar, "Le marxisme n'est pas un historicisme", in *Lire le Capital I*, Paris, Maspéro, 1967.

⁷ Écrit par exemple Althusser à Franca Madonia le 2 juillet 1965 : « Il [Gramsci] pétille d'astuce (...) et c'est d'une très grande séduction – mais que des faiblesses derrière ces nuances brillantes et souvent profondes. G. n'avait guère lu *Le Capital* et ne connaissait manifestement pas bien le contenu du Livre, il ne parle presque jamais d'économie politique et quand il en parle (fin de *Mat. St. et Croce*) c'est souvent plein de grosses fautes du point de vue marxiste. C'est un politique 100 %, le Machiavel des temps modernes, il lit Lénine à travers Machiavel autant que Machiavel à travers Lénine, et c'est pas peu dire. Son autre modèle (impressionnant de voir ça !) c'est l'église catholique ! Elle lui offre le modèle de la façon, pour une « philosophie », ou comme il préfère dire une idéologie, une conception du monde, peut et doit passer dans l'histoire « concrète », c'est-à-dire dans la pratique et le comportement quotidien des hommes : nécessité de créer une couche d'intellectuels « organiques », nécessité de ne jamais couper le contact avec les « simples » (sous ce rapport la politique des Jésuites lui semble exemplaire). Son analyse reste purement formelle (...) jamais il ne pose la question *pour quelle raison* une idéologie (philosophie) peut se diffuser organiquement dans le peuple et devenir « historique » (...) qu'elle soit *vraie* ou fausse une conception du monde, que sa *vérité* intervienne dans sa diffusion ou non, il s'en fout. Autrement

mettre au travail, quitte à faire subir à la «philosophie de la praxis» du marxiste sarde un "régime" qui l'allège de son historicisme pour en exalter d'autres apports plus structuraux, dont naturellement, et avant tout, la pensée de l'hégémonie.

Cela donne une littérature assez limitée dans le temps et dans son volume, mais fort vivante et originale, qui tranche avec la longue ruminantion académique dont Gramsci a fait l'objet dans d'autres contextes.

Je referme ici la parenthèse sur la place historiquement accordée à la pensée gramscienne en France pour revenir à ceux deux concepts-médiateurs de «traduction » et de «production », qui vont orienter ma lecture.

En commençant par le premier.

Comme je l'avançais déjà il y a quinze jours, on peut appréhender la pensée du "jeune Gramsci", entre 1914 et 1917, comme une pensée qui se mesure au problème de la tra-duction, au sens large de transfert, de transport, de translation, et non seulement de réécriture, d'un événement considéré étant à l'origine d'une conjoncture nouvelle à un site qui en est affecté, mais qui ne peut en aucun cas recevoir un tel événement de façon passive, mécanique, abstraite, devant au contraire *se disposer* à une telle tra-duction, créer les conditions de son accueil.

On l'a vu notamment dans l'analyse du célèbre article de fin '17 «La Révolution contre *Le Capital*», où Gramsci refuse une pure et simple modélisation de la Révolution bolchevique, qu'il ne s'agirait que d'emporter en Europe, en insistant au contraire sur la capacité des bolcheviks à traduire Marx dans le contexte russe, en étant ainsi autant marxistes «en esprit» que non-marxistes dans la lettre ⁸.

Or, le problème de la traduction de la Révolution de '17 va se poser autant en Allemagne qu'en Europe centrale ou en Italie, en particulier lors de l'Armistice.

Ainsi, à la fin de 1918 voyait le jour à Naples le premier numéro de l'hebdomadaire *Il Soviet*, futur organe de la fraction dite abstentionniste du PSI, dirigé par Amedeo Bordiga. Et quelques mois plus tard, en avril 1919, paraît à Turin la première issue de *l'Ordine Nuovo* hebdomadaire, à initiative d'Antonio Gramsci, Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti.

Entre-temps le *Grido del popolo (Le Cri du peuple)*, le journal des socialistes turinois pendant la guerre, a arrêté ses publications et le PSI a rejoint l'Internationale communiste.

Le premier numéro de *l'Ordine Nuovo* paraît donc le 1er mai 1919, sur huit feuillets largement caviardés par la censure, mais sans encore un programme ou une ligne précise, et encore moins des références aux Conseils, mais plutôt dans l'expression «générique» d'un double besoin: celui de travailler à la formation d'une nouvelle culture prolétaire, et celui d'encourager à l'action et à l'union de forces jusque-là séparées, exigences encore assez mal traduites, au juste, mais synthétisées dans l'en-tête du journal dès son premier numéro:

Formez-vous parce que nous aurons besoin de toute votre intelligence, agissez parce que nous aurons besoin de tout votre enthousiasme, organisez-vous parce que nous aurons besoin de toute votre force.

dit, il ne pose jamais le problème de la distinction des raisons et des moyens... » (L. Althusser, *Lettres à Franca*, Paris, IMEC-Stock, 1998). Sur l'analyse de la religion chez Gramsci on peut consulter Hugues Portelli, *Gramsci et la question religieuse*, Paris, Anthropos, 1974.

⁸ Cf. Livio Boni, « L'inscription dialectique de la conjoncture chez le premier Gramsci. Pour introduire *l'Ordine Nuovo* (I) ». Intervention au séminaire du GRM du 7 février 2009.

Se former, agir, s'organiser. On peut dire que cette triple injonction répond aux trois sens fondamentaux du mot «*ordine*», «ordre»: l'ordre comme *forme* (et *formation*), l'ordre comme *prescription* et *impératif à l'action*, l'ordre comme *organisation*.

Gramsci insistera, un an plus tard, sur ce caractère indéterminé du projet de l'*Ordine Nuovo* dans ses premiers mois:

Quand, au milieu de l'avril 1919, nous avons décidé, à trois, ou quatre, ou cinq camarades de commencer la publication d'une revue intitulée l'*Ordine Nuovo*, personne d'entre nous (enfin, presque personne...) ne pensait changer la face du monde, ne pensait rénover les esprits et les cœurs des multitudes humaines, ne pensait ouvrir un nouveau cycle de l'histoire. Personne [...] ne nourrissait des douces illusions sur le succès de l'entreprise. Qui donc étions-nous ? Que représentions-nous ? Quelle nouvelle parole apportions-nous ? Hélas ! le seul sentiment qui nous ait unis dans nos réunions d'alors venait d'une vague passion pour une vague culture prolétarienne; nous voulions agir, agir et encore agir (*fare, fare, fare*), nous nous sentions inquiets, sans directives, plongés dans la vie ardente des mois qui suivirent l'Armistice, en un moment où le cataclysme de la société italienne semblait imminent ⁹.

Et il rajoute même, un peu plus loin dans le même article rétrospectif de l'été 1920:

Que fut donc l'*Ordine Nuovo* dans ces premiers numéros ? Ce fut une anthologie, rien d'autre qu'une anthologie, une revue telle qu'il aurait pu en paraître à Naples, à Caltanissetta, à Brindisi, ce fut une revue de culture abstraite, d'information abstraite, qui avait un penchant pour les petites "nouvelles" horripilantes et les xylographies pleines de bonnes intentions; voilà ce qui fut l'*Ordine Nuovo* dans ses premiers numéros: une pure incohérence, le produit d'un intellectualisme médiocre, qui cherchait en trottinant un port idéologique où aborder et une voie d'action à suivre ¹⁰.

Voilà ce qu'écrivit Gramsci à plus d'un an de distance, dans un article intitulé «Le programme de l'*Ordine Nuovo*», à la fois un texte rétrospectif et un texte effectivement programmatique, car il intervient au moment d'un désaccord assez grave entre Gramsci lui-même et ses camarades de l'*Ordine Nuovo*, à un moment où ces derniers sont tentés de rejoindre l'aile maximaliste et électoraliste du PSI, alors que Gramsci cherche l'alliance avec les abstentionnistes de Bordiga et mise sur l'autonomie des Conseils par rapport au Parti.

Je reviendrai sur ce texte plus tard au cours de mon exposé. Je fais néanmoins remarquer que Gramsci, en insistant sur le caractère velléitaire des premiers pas de l'*Ordine Nuovo*, entend renforcer le moment de coupure représenté, à l'intérieur du mouvement, par l'idée de faire des «commissions internes» (*commissioni interne*) le noyau dur de la traduction italienne et immanente des Soviets, coupure qui est mise en scène de façon quasiment théâtrale, après-coup, dans l'article susmentionné «Le programme de l'*Ordine Nuovo*», et qui

⁹ A Gramsci (texte signé), "Le programme de l'*Ordine Nuovo*", L'*Ordine Nuovo*, n 12, 14 août 1920 et n°14, 28 août 1920, in A. Gramsci, *Écrits politiques I*, pp. 368-369.

¹⁰ *Ivi*, p. 370.

se trouve explicitement formulée, pour la première fois, dans celui qu'on peut tenir pour le véritable texte fondateur du groupe, un article intitulé «*Democrazia operaia*», coécrit par Gramsci et Togliatti en juin 1919, et réalisant celui que Gramsci définira plus tard «un coup d'État rédactionnel» contre la ligne de Tasca (centrée sur «une vague culture prolétarienne»).

Avec cet article, paru sur le septième numéro de l'*Ordine Nuovo*, se pose en fait pour la première fois la question d'une importation de la révolution bolchevique qui ne soit pas une réception passive et mécanique, mais qui advienne de l'intérieur même de la situation italienne, au sein même de la classe ouvrière du Nord de l'Italie, mieux: de l'intérieur même de l'usine et de son embryon politique autonome: la commission interne ¹¹, ici identifiée à un Soviet en puissance:

Un problème harcelant se pose aujourd'hui à tout socialiste : - lit-on dans l'*incipit* de l'article - que je vais désormais citer *passim* - comment dominer les immenses forces sociales que la guerre a déchaînées ? L'État socialiste existe déjà *en puissance* (*in potenza*) dans les organismes de la vie sociale propres à la classe laborieuse exploitée ¹².

Puis on en vient au repérage des sites et des sujets potentiels du nouvel État à venir:

L'usine avec ses commissions internes, les cercles socialistes, les communautés paysannes, sont des centres de la vie prolétariennes sur lesquels il est indispensable d'agir directement. Les commissions internes sont des organismes de démocratie ouvrière qu'il faut absolument libérer des limitations imposées par les chefs d'entreprise et auxquels il faut infuser une vie nouvelle. Aujourd'hui les commissions internes limitent le pouvoir du capitaliste à l'intérieur de l'usine et remplissent des fonctions d'arbitrage et de discipline. Développées et enrichies, elles devront être demain les organismes du pouvoir prolétarien, qui devront se substituer au capitaliste dans toutes ses fonctions utiles de direction et d'administration.

Dès aujourd'hui déjà les ouvriers devraient procéder à l'élection de vastes assemblées de délégués, choisies parmi les camarades les meilleurs et les plus conscients, avec pour mot d'ordre: "Tout le pouvoir dans l'usine au comité d'usine", inséparable de cet autre mot d'ordre: "Tout le pouvoir de l'État aux Conseils ouvriers et paysans" ¹³.

On repère aisément l'idée centrale, avancée ici pour la première fois à travers une thèse programmatique: il ne s'agit pas de créer *ex novo* les forces aptes à traduire la révolution de '17 en Italie, ni de songer à leur simple conformation au modèle de la Révolution bolchevique, mais de «libérer», de «développer» et «d'enrichir» une pratique de la «démocratie ouvrière» déjà existante et répandue, quoique limitée par le cadre capitaliste.

¹¹ Je préfère ici, pour «*commissione interna*» la traduction littérale de Gérard Granel «commission interne», à celle, un peu fourvoyante, de Robert Paris, qui propose «comité d'entreprise», tout en signalant l'ambiguïté d'une telle solution.

¹² "Démocratie ouvrière" (article sans signature), in *Ordine Nuovo*, I, 7, 21-6-1919, trad. in A. Gramsci, *Œuvres politiques I*, op. cit., pp. 244-45. Italiques rajoutés.

¹³ *Ivi*, p. 246.

Encore une fois il 'agit de *traduire*, dans toute l'étendue du terme: expliciter, paraphraser, transférer. Seulement, on envisage le problème quasiment *a contrario*, non pas à partir de sa toute-puissance événementielle, mais de son (in)existence contingente, c'est-à-dire à partir de son existence à un degré minimal, dans un certain monde, celui de l'Italie de l'immédiate après-guerre. Autrement dit, et pour transposer tout ceci dans un langage quelque peu badiouzien, le problème de la traduction de l'événement révolutionnaire, tel qu'il est posé par l'*Ordine Nuovo*, c'est le problème de la jonction possible entre une présentation événementielle (c'est-à-dire une vérité existante à son degré maximum: la Révolution bolchevique en Russie). et un «(in)existant», c'est-à-dire une vérité existante de façon minimale dans un autre monde, jonction qui produit une «mutation», un changement de «transcendental» historique¹⁴.

*

Pour revenir sur un plan plus concret, on peut affirmer que, malgré l'échec de la révolution socialiste en Italie entre 1919 et 1921, comme d'ailleurs dans tous les pays d'Europe - l'expérience de l'*Ordine Nuovo* sera aussi une grande réussite (et en ce sens on peut parler de «mutation» au sens de Badiou), dans la mesure où une telle séquence réussira à créer un nouveau rapport aux masses, de sorte que, après la scission de Livourne entre socialistes et communistes en 1921, «ce seront bien eux, les ordinovistes, et eux seuls, à apporter au nouveau parti ce sans quoi il n'est rien: les masses»¹⁵.

C'est en ce sens que l'œuvre politique et militante du Gramsci ordinoviste est au fond solidaire, dans sa fonction époquale - si j'ose dire - de celles de Lénine et Rosa Luxembourg, malgré l'imaginaire syndicaliste révolutionnaire dont l'*Ordine Nuovo* se trouve parfois auréolé.

A propos de syndicalisme, je vais citer dans un instant deux autres textes importants pour la définition des *Consigli*, deux textes quasiment contemporains (automne 1919), qui permettent d'apprécier la rupture consommée par les Conseils avec le syndicalisme en général.

Avant cela, il ne me semble pas inutile de vous donner quelques précisions historique sur la nature de ces «commissions internes», précisions que je ne développerai pas autant qu'il le faudrait, mais sans lesquelles la question qui nous intéresse ici, celle de la traduction de l'événement, risque de rester inintelligible.

Pour me faciliter la tâche je citerai la présentation historique assez synthétique et objective qu'en propose Paolo Spriano dans son ouvrage de référence *L'Ordine Nuovo e i Consigli di fabbrica* :

...c'est seulement à la fin de la guerre qu'est stipulé, entre la fédération métallurgique et le consortium industriel, un accord (février 1919) dans lequel est reconnu de façon explicite pour la première fois le droit des ouvriers d'un établissement à avoir une représentation interne propre, une commission - généralement de cinq membres - qui reste en charge pendant un an et qui est élue «par l'assemblée des ouvriers appartenant à la fédération», dit le texte¹⁶.

¹⁴ Cf. Alain Badiou, *Second Manifeste pour la philosophie*, Paris, Fayard, 2008.

¹⁵ Gérard Granel, *Cours sur Gramsci*, op. cit., Enregistrement (18) du 17 avril 1974.

¹⁶ Paolo Spriano, *L'Ordine Nuovo e i Consigli di fabbrica*, Torino, Einaudi, 1971, p. 47, trad. di Gérard Granel, *Cours sur Gramsci*, op. cit., Enregistrement (17) du 10 avril 1974.

Pourtant, comme l'écrivait Umberto Terracini (cité par Spriano) dans *l'Almanacco Socialista* en 1920:

Le critère de choix et le mode d'élection ne donnaient nullement la garantie que les commissaires fussent vraiment les représentants de la volonté générale de la *maestranza*, c'est-à-dire de l'ensemble des ouvriers. Les listes étaient formées par l'organisation de telle sorte que les élus portaient plutôt la casquette d'hommes de confiance du syndicat que de délégués de la masse. Les élections, faites dans des comices, dans des réunions rassemblées à l'issue du travail, sans contradicteur, sans qu'il y ait une lutte entre les hommes et entre les idées, à main levée et par acclamation, en même temps qu'elles assuraient (et ce n'était pas difficile) le succès de la liste choisie par l'organisation, ne donnaient pas la garantie que les électeurs connaissaient les pensées et les projets des élus, en sorte que les commissions internes montraient quelque chose d'*extérieur*. Elles étaient détachées de la masse et elles ne se sentaient pas appuyées, soutenues, aidées par cette même masse; une fois le comice électoral clos, une muraille, pour ainsi dire, se levait entre les représentants et les représentés ¹⁷.

C'est de l'analyse des contradictions propres à ces «centres de vie prolétarienne» dans l'usine que *l'Ordine Nuovo* décide de mouvoir pour transférer les Soviets dans le cœur de l'Italie industrielle, et cela en suivant une suggestion d'un ouvrier métallurgiste, le dénommé Enea Matta, familier du groupe de *l'Ordine Nuovo*, qui proposera de focaliser le travail du journal sur la tâche d'une réactivation et une transformation des commissions internes ¹⁸.

Or, on peut mesurer la continuité foncière entre le problème de la traduction des Soviets et celui d'une révision radicale de la catégorie même de production par deux textes cruciaux de la première année de *l'Ordine Nuovo* - "*Sindacati e Consigli*" ("Syndicats e Conseils", 11 octobre 1919) et "*Sindacalismo e Consigli*" ("Syndicalisme e Conseils", novembre 1919). J'y viendrai dans un instant.

Avant cela, et sans rentrer dans un examen approfondi de la notion de «traductibilité» («*traducibilità*») chez Gramsci - notion transversale, qui dépasse largement le champ de la linguistique ou de la critique littéraire, deux champs majeurs dans la formation et dans la pensée de Gramsci, depuis ses études de glottologie jusqu'aux derniers *Cahiers de prison* - je voudrais mentionner une polémique conduite par Gramsci à peu près à la même époque de ces premiers textes ordinovistes qu'on est en train d'examiner, polémique à première vue marginale, accessoire, mais qui permet d'apprécier la portée plus générale qu'il reconnaît à la question de la traduction. Il s'agit de son rejet virulent de l'Espéranto, identifiée avec une conception abstraite, mécanique, positiviste et philistinne de l'universalisme.

Je prélève une citation à ce sujet presque au hasard (car le thème revient plusieurs fois sous sa plume). Par exemple celle d'un article paru sur *Il Grido del Popolo* du 16 février 1918, entièrement consacré à la question, et où Gramsci déclare, en conclusion de son analyse:

¹⁷ Umberto Terracini (1920) cité par Paolo Spriano in *L'Ordine Nuovo e i Consigli di fabbrica*, op. cit., p. 48, note 1, italique rajouté. Cf. aussi la note historique de Robert Paris, in A. Gramsci, *Écrits politiques I*, op. cit., pp. 433-434.

¹⁸ Cf. A. Gramsci (article signé), "Il programma de *l'Ordine Nuovo*", in *L'Ordine Nuovo*, II, 12, 14 août 1920 et II 12, 28 août 1920, in A. Gramsci, *Écrits politiques I*, p. 368 et sq.

rien dans l'histoire ni dans la vie sociale n'est fixe, rigidifié, définitif. Et rien ne le sera jamais. De nouvelles vérités enrichissent le patrimoine de la connaissance, des besoins nouveaux, toujours plus élevés, sont constituées à partir de conditions de vie renouvelées, des nouvelles curiosités intellectuelles et morales piquent l'esprit et l'obligent à se renouveler, à s'améliorer, à changer les forces d'expression linguistique. Et, dans un tel flux de matière volcanique liquéfiée, brûlent et s'annulent les utopies, les actes arbitraires, les vaines illusions, comme celle de la langue unique et de l'Espéranto ¹⁹.

Dans une lettre de la même période à Leo Galletto, il ajoute, toujours au même sujet:

A bas l'Espéranto ! Je te prie de faire observer à Serrati que sa qualification de puriste à mon égard n'est pas correcte. Le purisme est une forme linguistique rigidifiée et mécanisée, et en cela la mentalité du puriste est similaire à celle de l'Espérantiste. Je suis un révolutionnaire, un historiciste, et j'affirme que seules sont utiles et rationnelles des formes d'activité sociale (qu'elles soient linguistiques, économiques ou politiques) qui surgissent spontanément et qui se réalisent à travers la libre activité d'énergies sociales. Donc je dis à bas l'Espéranto, au même titre où je dis: à bas tous les privilèges, toutes les mécanisations, toutes les formes rigidifiées de la vie...²⁰.

Par-delà le style bergsonien et l'insistance sur le devenir, la créativité et l'élan vital, il faut lire cette prise de position tranchée comme étant à son tour une traduction, dans le champ linguistique, du refus par Gramsci de toute solution qui fasse, justement, l'impasse sur le problème de la traduction, en imposant un modèle applicable à toute circonstance l'économie de l'appropriation subjective et idiomatique, créatrice.

Il faudrait mettre en parallèle cette opposition à « la langue », non seulement avec la question de la « traductibilité » - sur laquelle Gramsci reviendra par la suite dans des notes importantes du onzième *Cahier* ²¹- mais aussi avec d'autres questions plus pratico-

¹⁹ A. Gramsci, "L'Esperanto", in *Scritti giovanili* (1914-1918), Torino, Einaudi, 1975 p. 178 (nous traduisons).

²⁰ A. Gramsci, lettre à Leo Galletto du février 1918, citée in Eugenio Garin, *Intellettuali italiani del XX secolo*, Roma, Editori Riuniti, 1987, p. 304, dans notre traduction.

²¹ Cf. A. Gramsci, *Cahiers de prison*, 11, § 46-49 (« Sur la traductibilité des langages scientifiques et philosophiques »). Il s'agit de pages importantes, où il n'est pas question uniquement de "traductibilité" entre langues et contextes, mais entre paradigmes différents. On y reprend et développe en effet l'idée déjà avancée par Marx dans la *Sainte Famille* d'une traductibilité entre le langage politico-juridique français et la philosophie classique allemande, auxquelles Gramsci rajoute l'économie classique anglaise. A ce discours sur la traductibilité entre langages et paradigmes différents s'accompagne, dans les *Cahiers*, l'insistance sur la traduction comme processus de *transformation* et de relève *historique*. Qu'on songe à l'affirmation péremptoire in *Cahiers*, 10, II., § 6 *Conception subjective de la réalité et philosophie de la praxis*: « La philosophie de la praxis "absorbe" la conception subjective de la réalité (l'idéalisme) dans la théorie des superstructures, l'absorbe et l'explique du point de vue historique, c'est à dire le "dépasse", en le réduisant à un "moment". La théorie des superstructures est la *traduction* en termes d'historicisme réaliste de la conception subjectiviste de la réalité» (italiques rajoutés). A ce sujet on pourra utilement consulter la voix « traducibilità » rédigée par Derek Boothman pour le *Dizionario Gramsciano* en cours de publication chez Carocci (Rome), sous la dir. de Guido Liguori et Fabio Frosini.

institutionnelles, touchant comme telles à l'articulation entre culture et masses, idéologie et structures, comme par exemple le combat de Gramsci, entre 1917 et 1919 contre les Universités populaires prônées par beaucoup de socialistes, qu'il considère irrémédiablement affectées par une conception positiviste et évolutionniste du savoir, pour laquelle il s'agirait d'instruire le peuple pour le mettre au niveau de l'Histoire, sans mobiliser son savoir et ses ressources propres.

Mais, encore une fois, cela demanderait un trop long détour, et je voudrais é présent dire un mot sur l'articulation entre le problème de la traduction (de l'événement) et celui de sa production.

On a vu comment le groupe de l'*Ordine Nuovo*, en mobilisant le savoir et l'expérience ouvrière, en arrive à repérer un site potentiel de transfert de la révolution russe dans les commissions internes déjà existantes, de façon embryonnaire, dans les grandes usines du Nord de l'Italie, à condition d'en élargir, développer et libérer les ressources propres, en le transformant ainsi en Conseils d'usine. Mais comment concevoir et réaliser une telle transformation ? La réponse n'est pas cherchée uniquement sur le plan organisationnel et politique - élargissement de l'élection des commissaires à tous les Ateliers, participation de tout le monde à l'élection à l'élection des commissaires, depuis les cadres jusqu'aux ouvriers non-syndiqués, etc.). Pour les ordinovistes il existe en fait une condition plus fondamentale et qui marque une coupure avec la conception syndicaliste: celle de considérer les travailleurs non comme des salariés mais comme des *producteurs*. Le Conseil d'usine ne peut jouer un rôle révolutionnaire analogue à celui du Soviet qu'à cette condition précise, celle de considérer insuffisante toute démocratisation de la fonction des commissions internes tant que cette même fonction n'est pas radicalement *déplacée*, de l'ambition de représenter l'ensemble des travailleurs à celle de représenter l'ensemble des producteurs.

A ce titre, voici quelques passages fort parlants de l'article "Syndicats et Conseils" (11 octobre 1919):

La dictature du prolétariat peut s'incarner dans un type d'organisation spécifique de l'activité propre aux producteurs mais non de celle des salariés, car ces derniers sont les esclaves du capital. Le Conseil d'usine est la cellule de base de cette organisation. Puisque dans le Conseil toutes les branches du travail sont représentées proportionnellement à la contribution que chaque corps de métier et chaque branche de métier et chaque branche du travail apporte à l'élaboration de l'objet que l'usine produit pour la collectivité, c'est là une institution de classe, c'est une institution à valeur sociale. Sa raison d'être est dans le travail, elle est dans la production industrielle, c'est à dire dans un fait permanent, et non pas dans le salaire, dans la division des classes, c'est-à-dire un fait transitoire qu'il s'agit précisément de dépasser ²².

Et continue-t-on plus loin, dans ce même article, qu'il faudrait citer en entier:

L'existence du Conseil donne aux ouvriers une responsabilité directe dans la production; elle les pousse à améliorer leur travail, elle instaure une discipline

²² "Syndicats et Conseils" (article sans signature), in *L'Ordine Nuovo* I, 21, 11 octobre 1919 (article sans signature), in A. Gramsci, *Œuvres politiques I*, op. cit., p. 280.

consciente et volontaire, elle leur donne une mentalité de producteur, de créateur d'histoire²³.

La récurrence des termes «production» et «producteur» - qui reviennent une vingtaine de fois dans l'espace de peu de pages - signale à quel point c'est bien là que se trouve le nœud, ou le nuage, établi par Gramsci et son groupe, entre économique et politique. Il ne s'agit pas uniquement de revendiquer les forces vives de production contre l'économie aliénante de la plus-value et du profit. Tout se passe en effet comme si une grande partie de l'itinéraire politique et philosophique des ordinovistes consistait à brouiller les distinctions trop nettes et prédéterminées entre économique et politique, y compris à l'intérieur même du champ marxien et marxiste. C'est du moins ce que suggère de façon assez explicite - me semble-t-il - une des très rares notes des *Cahiers de prison* au cours de laquelle Gramsci revient, quinze ans plus tard, sur la signification d'ensemble de la «biennale rouge» et de l'*Ordine Nuovo*, note qu'on retrouve à la toute fin du douzième *Cahier*, consacré à «L'histoire des intellectuels et de la culture en Italie»:

Le type traditionnel et vulgarisé de l'intellectuel est représenté par l'homme de lettres, le philosophe, l'artiste. C'est pourquoi les journalistes, qui se considèrent comme étant des hommes de lettres, des philosophes, des artistes, se considèrent également comme les "vrais" intellectuels. Dans le monde moderne, c'est l'éducation technique, qui est liée étroitement au travail industriel, même le plus primitif et le moins qualifiée, qui doit constituer la base du nouveau type d'intellectuel. C'est sur cette base que l'*Ordine Nuovo* hebdomadaire a travaillé, *pour développer certaines formes d'intellectualité nouvelle et pour définir des nouveaux concepts*, et cela n'a pas été une des moindres raisons de son succès: cette façon d'envisager le problème correspondait en effet à des aspirations latentes et se trouvait en conformité avec le développement des formes de vie réelles. Le mode d'être de l'intellectuel nouveau ne peut plus être constitué par l'éloquence, ce moteur extérieur et provisoire des affects et des passions; il doit consister à se mêler activement à la vie pratique, comme un constructeur, un organisateur, un "persuaseur permanent", parce qu'il n'est pas simplement un orateur et qu'il dépasse toutefois l'esprit mathématique abstrait; à partir de la technique-travail il parvient à la technique-science et à la conception humaniste et historique sans laquelle on reste un "spécialiste" et on ne devient pas un "dirigent" (spécialiste + politique)²⁴.

Celle-ci aura été ma dernière citation de Gramsci pour aujourd'hui. On y repère aisément l'accent mis non pas simplement sur la question de la division du travail entre intellectuels et techniciens, mais sur la constitution d'une «intellectualité nouvelle» capable de participer à la production de «nouveaux concepts» dans la mesure où elle renonce à toute position de surplomb (littéraire, philosophique ou artistique), pour se situer dans le champ même où, avec la production industrielle, on produit aussi la subjectivité et la culture de l'homme moderne. C'est un tel point de vue qui reviendra, sous une forme plus ouvertement anthropologico-politique, dans *Américanisme et fordisme*, le *Cahier* où le Gramsci "mature"

²³ *Op. cit.*, p. 282.

²⁴ A. Gramsci, *Cahiers de prison*, *op. cit.*, 12, § 3, pp. 346-347. Italiques rajoutés.

renoue le plus fortement, quoique de manière implicite, avec l'expérience théorique de l'*Ordine Nuovo* ²⁵.

*

Pour revenir à la biennale rouge, je renonce à relire ici l'autre texte crucial pour comprendre l'alternative radicale posée par Gramsci entre conseillisme et syndicalisme - le déjà mentionné "Syndicalisme et Conseils" du novembre 1919, auquel je vous renvoie, et qui ne fait que reprendre et développer les arguments avancés dans "Syndicats et Conseils" ²⁶.

Je renvoie également, à ce propos, au *Cours sur Gramsci* de Gérard Granel, et en particulier à la 21ème leçon, où l'on présente efficacement le débat entre Gramsci et Bordiga autour des Conseils d'usine, en soulignant l'écart entre une conception purement politique des Conseils - celle de Bordiga - qui ne voit en ces derniers que l'instrument politique du Parti pour la conquête de l'État, et la conception ordinoviste, défendant l'idée d'une certaine nouveauté et autonomie de l'expérience turinoise, visant à brouiller les partages traditionnels entre ouvriers et intellectuels, dirigeants et dirigés, production industrielle et production idéologique. Granel insiste sur la possibilité d'envisager l'*Ordine Nuovo* comme créateur d'une «indecidabilité» à l'intérieur de la distinction transcendantale entre économie et politique, distinction classique depuis au moins Rousseau ²⁷.

Le «malentendu» à propos de la conception des Conseils entre Bordiga et Gramsci n'empêchera pas une profonde solidarité politique entre le groupe du *Soviet* et celui de l'*Ordine Nuovo* lorsque, en août 1920, Gramsci s'éloigne non seulement de Tasca, mais aussi de Togliatti et Terracini, favorables à l'entrée dans la section "électorale" du Parti socialiste, en constituant le groupe *Educazione comunista*, qui soutient l'occupation des usines, se pose la question leur militarisation, en convergeant ainsi vers les positions des "abstentionnistes" de Bordiga.

Autrement dit, le différend fondamental, du point de vue qui nous intéresse ici, entre Gramsci et Bordiga au sujet de la nature et de la fonction des Conseils, s'il est un révélateur significatif de la singularité de l'approche ordinoviste par rapport à des modélisations léninistes qui ne se posent guère le problème du "transfert" de l'événement révolutionnaire, mais seulement de sa *reproduction*, n'interdira pas une convergence politiques entre le deux courants du mouvement conseilliste italien entre le fin de 1920 et les premiers mois de '21, lorsque le mouvement des Conseils s'essouffle et il devient urgent de le capitaliser dans la constitution d'un Parti communiste autonome du PSI.

²⁵ Cf. L. Boni, "Per un Gramsci minore: *Americanismo e fordismo* attraverso e al di là delle riletture operaiste" (texte en italien amplifié à partir de mon intervention au GRM du 14 juin 2008, prochainement publié dans la Bibliothèque électronique sur la *Nuova Sinistra* hébergée par www.europhilosophie.eu, sous la dir. de A. Cavazzini.

²⁶ Voir également l'article, intermédiaire entre les deux susmentionnés, intitulé "Les syndicats et la dictature", où Gramsci pointe, dans l'échec des Soviets hongrois, le manque cruel de tout travail créateur de "traduction" de l'exemple bolchevique, manque qui se traduit à son tour en attitude bureaucratique. (Cf. A. Gramsci, « In sindacati e la dittatura », in *L'Ordine Nuovo*, 25 octobre 1919).

²⁷ «Depuis l'article "Économie politique" de l'*Encyclopédie* qu'on lui doit, Rousseau sait fort bien que la société toute entière est issue de la division du travail et que, par conséquent, le problème fondamental de la réalité sociale est celui de la propriété privée. Il le sait si bien qu'il en fera encore le thème dominant du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. (G. Granel, *Cours sur Gramsci*, op. cit., - Enregistrement (17) du 10 avril 1974.

Toutefois, j'aimerais conclure sur une hypothèse théorique et métahistorique plus générale qu'on peut tirer de cette révisitation cursive de l'*Ordine Nuovo* au sujet de l'articulation fondamentale entre pensée de l'événement et de la conjoncture dans une perspective matérialiste.

On pourra dès lors avancer la thèse provisoire selon laquelle toute pensée matérialiste de l'événement (révolutionnaire) nécessite le refus d'une modélisation mécanique de ce dernier - qui le transformerait en *modèle à imiter* - pour le saisir en revanche dans sa possibilité de *traduction immanente* dans une conjoncture singulière. Pour le dire en d'autres termes, il n'y a pas de pensée matérialiste qui puisse s'exempter d'un tel travail de tra-duction, de transfert, de translation, en absence duquel l'événement émancipateur devient à son tour un fétiche, un absolu, un transcendant, une lettre morte (quoique vénérée) car intraduisible. On pourra alors poser, *via* Gramsci et l'*Ordine Nuovo*, une thèse à mettre à l'épreuve et à creuser quant aux «opérateurs de véridiction» de la pensée matérialiste dont nous nous sommes mis en quête depuis le début de l'année au cours du séminaire²⁸: toute pensée matérialiste a pour condition nécessaire (mais non suffisante) celle de pouvoir se penser comme un travail de tra-duction d'une vérité depuis son lieu d'événement à son lieu d'in-existence relative. Penser (dans) la conjoncture signifierait alors détotaliser la soi-disant unité d'une situation (ou d'un «état de la situation», pour le dire toujours avec Badiou) à partir d'un «site» capable de réactiver localement un événement ayant déjà surgi ailleurs sous sa puissance maximale²⁹. C'est dans une telle capacité de *réactivation disséminante* d'un événement que l'on distinguera, dès lors, un trait majeur d'une pensée matérialiste de la conjoncture, pour laquelle l'événement n'est jamais donné une fois pour toute, n'est jamais unique et fini, mais ne cesse de traduire et de produire en puissance ses effets sur les situations les plus disparates.

²⁸ Cf. Stéphane Legrand et Guillaume Sibertin-Blanc, « Penser (dans) l'événement : prolégomènes pour une recherche », séance d'ouverture à la dixième année du GRM (27 septembre 2009).

²⁹ En ce sens, une telle pensée est foncièrement incompatible avec toute métaphysique de la *tendance historique*, pensée agissante toujours sous le fond des logiques sociaux-démocrates, pour lesquelles penser (dans) la conjoncture revient à chaque fois à penser en termes de tendances et de contre-tendances historiques, en privilégiant une vision continuiste dans laquelle on ne reconnaît point de coupure événementielle, ni donc de possibilité de transferts locaux d'une telle coupure qui soient en mesure de détotaliser une situation donnée. Autrement dit, penser *par tendances* (et par contre-tendances) revient toujours à affirmer l'unité "en dernière instance" d'une situation.